

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 41

Artikel: L'hirondelle
Autor: Mogeon, L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-217510>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE et dans ses agences

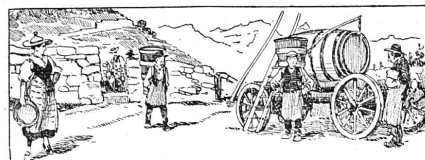
ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



VIN NOUVEAU

Ohé ! les gars ! La tonne est pleine,
Le moût gonfle dans le caveau.
Des coteaux blonds jusqu'à la plaine
Monte un parfum de vin nouveau.

Les pampres empourprent les souches,
Et les grains rous tout bedonnants,
Tout rosés, s'offrent à nos bouches
En malins petits revenants.

Ils sont saouls, les dodus grains roses,
Saoûls à rouler sur le chemin,
Si la vieille grappe morose
Ne les retenait dans sa main.

Et tantôt, cuvant leur ivresse,
Dans la tonne aux flancs rebondis,
Ils riront, les grains en liesse,
Comme d'affreux petits bandits.

Ils danseront la sarabande,
Dans un joyeux glouglou moqueur,
Jusqu'à l'heure où toute la bande
S'endormira dans la liqueur...

Alors, comme un feu sous la cendre,
Ils attendront venir le jour
Où l'homme les fera descendre
Dans son cœur pour chanter l'amour.

Oubliés dans l'ombre blafarde
Des caveaux humides et froids,
Ils tairont leur voix goguenarde,
Jusqu'au grand jour de leurs exploits.

Mais quand ils auront carte blanche
Pour sortir de leur cachot noir,
Comme ils vont prendre leur revanche,
Nos petits ivrognes d'un soir !...

H.-L. BORY.



LA POURA MÈRE BOUTSENA

Lè dzein de Tsampètèret, lè femme principa-
lameint, l'étant tot sein dessus dèso du
quaueque dzo. Peinsà-vo vâi assebin. Vo-
liève veni pé Tsampètèret on hommo, on monsu,
po l'ai fère onna confèreince. L'étai bin lo premi
coup du que l'ai avâi on Tsampètèret ao mondo,
que quaucon l'ai vegnâi fère onna confèreince. As-
sebin, vé lo borni, pé la fordze, pé la fretâre, on

ne dèvesâve de rein d'autro que de clia confèrein-
ce et dâo monsu Tchaffâiru que l'ai voliève mena
lo mor.

L'è aobliâ de vo dere que clia tenâbliâ n'étai
rein fête que po lè fenne.

Pas iena n'a manquâ à l'appet, l'ai étant tote po
oûre cli Tchaffâiru. Pô on alleinga, n'étai pas
l'embarâ ; l'ai avant rasserî lo mor ao tot fin.
Tè brotâve cliâo parole quemet on muton que
père de fam et qu'on lâtse dein dâo triolet. Tè
breinnâve clia potte sein dèbrenna, qu'on arâi
djurâ on bolet que rondze, que lè fenne n'avant
jamé o'u quaucon po dèvesâ asse grandtèmps sein
bâire.

Faut que vo diéssô que cli monsu Tchaffâiru
l'avâi on dzerno dâo tounerro, dâi iâdzo hiaut que-
met on subliet, dâi iâdzo tot avau quemet on
bombardon. Avoué son nâ que fasâi 'na becqua
ao mâitet quemet clique dâi bocan et son meir-
ton à maiti plliein de barba nâire à grante felasse,
l'étai biau de lo vère.

Et l'étai biau de l'oûre. Desâi à clia fenne que,
li, l'étai po lo féminisme, quemet diant, que lè fen-
ne l'étant atant que lè z'hommo., hormi n'a peti-
ta differeince, que l'avant lè mimo drâ, atant lè
z'on que lè z'autro. Que lè fenne l'avant asse bon
drâ d'itre dein lè précaut que lè z'hommo, et tot
lo diâbllio et son train.

Et tote clia fenne trôvavnt que cli monsu
Tchaffâiru dèvesâve quemet on lâvro et principa-
lameint la mère Boutsena. Stasse, pas pe toû que
l'a z'u apècu lo Tchaffâiru, s'è messa à plliorâ, prâo
hiaut po fère reveri lo monde.

Tchaffâiru lau desâi que l'hommo et la fenna
l'étant quemet lè duve ruve d'on bèrot. Se l'ein a
iena que crinne, l'autra va pas bin.

La mère Boutsena segottâve à reveilli onna ca-
serna. Lè dzein sè crâyant que l'étai dinse trista
po cein que l'avâi einterrâ son hommo houit dzo
dévnt.

— Oi, mèboûne fenne, que desâi Tchaffâiru,
quemet lè duve ruve, d'on bèrot. Se iena l'è pe
bâssa que l'autra lo tsè va quemet la vâitere ao
diâbllio, tot pè saut.

La mère Boutsena tchurlâve à reveilli on moui
de soûlon.

— Oi, — que fasâi l'hommo, que l'avâi dâo
plliési de vère que lè fenne plliorâvant tant l'étai
biau de l'oûre, — oi, et pu que se on bete de la
graisse à iena dâi ruve dâo bèrot, ein faut betâ
à l'autra assebin, po pas que lo bèrot l'aulle châ
d'on côté et grâ de l'autro.

La mère Boutsena fasâi dâi segot à reveilli on ci-
metiro, tant qu'on oyâi bin mè la fenna que l'hom-
mo.

Quand l'è que son discou l'a z'u botsî, monsu
Tchaffâiru va vè la mère Boutsena et l'ai fâ dinse :

— Mon discou vo z'a fé bin plliési, que cein
vo z'a fé plliorâ.

— Oh ! pas pi, que l'ai repond la pouira mère
Boutsena, mâ vè vo dere cein que m'a fé plliorâ.
La senanna passâ mon hommo l'è crèvâ ; l'étai
vilhio, ant pi ! et pu ma tchivra l'è morta. Clia
pouira bite vo reisseimbliaive tant avoué voutra
barbetta ao meinton que quand vo z'é vu vo mè
l'ai tant rappelaie que n'é pas pu mè teni de plliorâ.
Voutra voix l'étai quemet la sinna et quand vo
desâi : « Bè...è...rot » l'aré djurâ que l'étai li que
belâve ! Poura bite ! Marc à Louis, du Conteur.

L'HIRONDELLE

L'UN des plus gracieux bateaux à vapeur qui
aient circulé sur le lac Léman portait ce
nom aimable : l'Hirondelle. Il avait été
construit par la maison Escher & Wyss, de Winter-
thur, dont les noms deviennent bien vite familiers
à tous ceux qui, en flânant sur le pont des bateaux
de la Compagnie générale de Navigation, contem-
plent les machines en mouvement et lisent les mots
gravés des célèbres constructeurs. Nous n'avons pas
eu le plaisir de faire connaissance avec l'Hiron-
delle, mais nous nous souvenons très bien de l'in-
térêt avec lequel en parlaient nos parents. Ils ne
sont pas nombreux ceux qui, aujourd'hui encore,
peuvent évoquer de visu des événements que nous
allons succintement raconter.

L'Hirondelle, qui jaugeait 65 chevaux et pouvait
contenir 800 passagers, marchait très vite : elle
« filait », selon l'expression d'un témoin oculaire,
M. Louis Grivel, qui nous en parlait avec attendris-
sement il n'y a pas longtemps encore. Hélas ! sa
destinée était de ne vivre que peu de temps sur la
surface des flots. Voici soixante ans sonnés qu'elle
dort de son dernier sommeil sous l'eau, à quelques
mètres du bord. Si le lac eût continué à baisser,
lors de la dernière période de grande sécheresse,
on aurait pu ramasser des épaves qui tenteraient
peut-être quelque reconstruteur. On a bien identi-
fié l'homme des cavernes !

L'histoire que nous entendions, tout petit, racon-
ter de ce « naufrage », était impressionnante :
l'Hirondelle avait sombré ! Mot dans lequel nous
vîmes toutes sortes de choses épouvantables ! Cela
ne nous empêcha du reste jamais de monter sur
nos bateaux avec un grand sentiment de sécurité,
tout comme un mouton de Panurge que la foule
grégaire rend coiffant.

Le Nouvelliste Vaudois du 11 juin 1862 annon-
çait en une brève note l'accident arrivé le 10 :

« Mardi, le vapeur Hirondelle, passant à midi et
demie à Vevey, s'est engagé sur un rocher près de
la Tour-de-Peilz. Il paraît avoir subi des avaries
considérables, car l'eau pénétra immédiatement en
divers endroits. Le Simplon vint à toute vapeur de-
puis le Bouveret pour continuer le service de l'Hir-
ondelle. Heureusement que le temps calme de
mardi a évité de plus grands malheurs. On frémit
à la pensée de ce qui serait arrivé si l'accident
avait eu lieu lundi par ce temps orageux. »

Le lendemain, le même journal constatait que le
bateau échoué était « dans une position désespé-
rante, l'avant enfoncé dans l'eau jusqu'aux fenêtres
de la cuisine, tandis que l'arrière se dresse en l'air. »
De Zurich, un associé de la maison Escher, Wyss
& Cie est venu pour diriger les travaux de sauve-
tage : « On éprouve un sentiment pénible en voyant
ce beau navire, qui parcourait naguère le lac avec
tant de vélocité, maintenant désarmé et d'un as-
pect désolant. »

Le 13 juin, on continue les travaux de renfloue-
ment. « Des chaînes, écrit la Gazette, sont passées
sous la carène et par le moyen de crics et de vis on

¹ A ce sujet, disons que la Compagnie générale de
Navigation vient de remettre à M. Grivel deux ser-
vices en argent pour fêter le cinquantenaire de son
entrée au service du radelage. Quelques verres de
Dézaley ont arrosé cette modeste cérémonie.

espère ainsi ramener le bâtiment à flottaïson. » Il faut prendre patience, car la résistance est forte.

Entre temps, les mauvaises langues éprouvent de besoin de s'agiter et de faire circuler un bruit dont l'équipage et le capitaine Hoffmann font les frais. Ils sont dénoncés. Pourquoi ? « L'Hirondelle », se trouvant vis-à-vis de l'embouchure du Rhône sur le parage appelé la Bataillère, dans le moment où une embarcation montée par six hommes de la Tour-de-Peilz chavirait, ce bateau, après s'être arrêté, avait continué sa marche sans secourir les naufragés. » Le dénonciateur s'excusa, mettant sur le compte d'une surexcitation l'histoire déplaisante qu'il avait inventée. Le capitaine Hoffmann — et cela n'étonnera pas ceux qui se souviennent encore de lui, de son noble caractère, la rectitude même — renonça à poursuivre son calomniateur, se contentant d'une rétraction publique.

Mais que devenait, sur ces entrefaites, la malheureuse *Hirondelle* ? Au milieu de juillet, on était sur le point de la ramener sur l'eau, au prix de mille efforts, lorsqu'un orage éclata. Trente hommes avaient déjà pu monter à bord. Ils ne réussirent cependant pas à défendre le vapeur contre les éléments déchaînés ; les amarres se rompirent et, comme le rocher de Sisyphe, qui retombait toujours, le navire se replongeait dans l'eau. On s'obstina encore pendant quelques jours à garder l'espoir que tout n'était pas perdu, mais le 2 août, l'*Hirondelle* disparut définitivement et pour jamais sous les flots, à quelques mètres d'une rive charmante où, par contraste, la profondeur de l'eau est redoutable.

Disons en terminant que la cause de l'accident qui priva le lac Léman d'un de ses gracieux bateaux fut, paraît-il, la fausse manœuvre d'un timonier inexpérimenté, qui remplaçait le titulaire, bien connu à Ouchy sous le nom de Zi.

L. Mogeon.

A l'école.

Le régent. — Jules, dites-moi ce que c'est que la mémoire.

Jules. — C'est avec quoi c'est qu'on oublie, M'sieu.

C'est un as. — Ah ! madame, quel plaisir j'ai eu à entendre M. votre neveu au concert de dimanche ! quel coup d'archet !

— Je crois bien, il a été deux ans à « l'Observatoire » de Genève.

— Eh bien, je m'en doutais.

THÉ DANSANT

LE portier de l'hôtel, figé au seuil de l'ascenseur, dans son habit vert de tenue académique, m'a reçu très flegmatiquement. Peut-être a-t-il deviné, avec cette intuition propre aux régisseurs de la « Comédie Humaine » que je ne dansais pas ; d'un geste sèchement esquissé, il m'indiqua... l'escalier.

Un hôtel a toujours eu pour moi quelque chose d'énigmatique, d'imposant et d'artificial à la fois. Je suis loin d'y être comme chez moi ; tout m'est occasion d'une maladresse ; une odeur de parfum asiatique y flotte en permanence et les tapis bien faits pour étouffer le bruit de mes pas, y sont inquiétants et m'intimident ; de ne plus m'entendre marcher, je suis saisi d'angoisse, l'angoisse soudaine de mon inexistence : *to be or not to be*.

Rien n'est plus désagréable au moment précis où l'on s'apprête à faire bonne figure dans un monde inconnu.

Déjà mes oreilles percevaient, lointaine, la langoureuse et grisante musique des dancings rooms. Enfin j'allais voir danser ; je n'étais pas très rassuré à parler franc, bien qu'on m'eût dit que le siècle était aux danses modernes d'élégante renommée. Thé dansant : Il y a tant de manière de prendre le thé ; autant celle-là qu'une autre, me disais-je, et où il y a de la joie... D'ailleurs, l'affiche portait : « rendez-vous distingué pour familles ! »

Au fumoir personne ; aucun flirt, même aux tables excellentement dissimulées et favorables aux parlottes intimes.

Un silence élyséen à gauche, à droite, au fond. Seul l'orchestre se mit à ronronner d'étranges mélodies et les couples, froidement enlacés, s'appli-

quaient à donner à leur corps assouplis le rythme créé par M. Poniatowski, d'universel renom : absorbante besogne en vérité !

Et tandis que cette jeunesse neurasthénique « s'évertuait » (?) ainsi en des danses navrantes et funambulesques, le souvenir d'une fête au village se précisa, tenace, obsédante, exubérante, et de la joie saine plein les yeux, cette jeunesse villageoise dansait, riait aux sons d'une ritournelle bruyante, éclatante dans ses cuivres et apaisante dans les trémolos de ses flûtes ; grosse caisse sempiternelle, mais révélatrice de vie fraîche et joyeuse.

Ce soir là, Jean-François Braillard, la terreur des belles, avait volé, dans l'allée qui mène au « Champ des cerisiers », deux vastes baisers sonores sur la nuque de la grande Marie qui... les lui avait rendus.

Deux mois après ils fêtaient leurs accordsailles.

Voluptueuse et malsaine, la musique du dancing venait de cesser, et les couples inertes, séparés brutalement par un nouveau silence, avaient repris chacun leur solitude au point où ils en étaient restés.

R. Ms

SUR LE MARCHÉ

UN coup d'œil. Sous le soleil d'été, la place, très vaste, s'anime. Des peupliers l'encadrent, au pied desquels quelques vendeurs ont déposé des corbeilles de fruits secs — séchons — poires, pommes et prunes. Ce sont des marchands occasionnels, qui font négoce de leur superflu. Prenons à gauche. Une odeur un peu âcre de viande fumée éveille le flair des gourmets. Voici la rangée des bancs où se débite la charcuterie vaudoise, le bon « salé de campagne ». Ah ! que sont appétissantes ces boucles de saucisses, au foie ou aux choux, bronzées et luisantes, suspendues en guirlandes au-dessus du marchand ! Et que ce jambon qu'il découpe, tranche à tranche, avec la gravité du sacrificateur accomplissant un rite, que ce jambon à la chair rosée est tentant ! Rabelais eût trouvé de bonnes paroles à lui dire, et Brillat-Savarin l'eût arrosé de vieux madère. A ses côtés, la saucisse à rôti, comme un serpent, s'enroule en spirale, et le boudin l'imité. Les « atriaux », veinés de blanc, coiffés de vert, font risette aux pieds de porc. Les saucissons fréolent le porc fumé.

Et, devant cet étalage de succulentes choses, les bonnes dames hésitent, tâtonnent, discutent ; les cuisinières froncent le sourcil d'un air important ; les gamins tirent la langue ; les sans-le-sou serrent leur ceinture.

Pénétrante, audacieuse, indiscreète, la symphonie des fromages est toute voisine. Les Gruyère, les Emmenthal, les « tommes », les « schapsiger », les « sères » répandent autour d'eux un arôme persistant, que hument les amateurs. Les uns s'arrêtent devant les meules entamées, et le marchand les accueille, sa ride en main, prêt à extraire de la pièce choisie un échantillon persuasif.

* * *

Verbeux, hâbleurs, débrouillards, les camelots forains vantent leurs marchandises. Ils sont cinq ou six qui font du bruit comme quinze et effarouchent un peu les vieilles montagnardes que ces « boniments » ne parviennent à convaincre qu'à grand-peine. Mais la concurrence émoustille ces messieurs. Et ils s'en donnent.

Encore qu'elles se méfient, les ménagères stationnent, se baissent, examinent, tâtent, scrutent et se laissent tenter. Chaussures, tissus, bijouterie, quincaillerie, soldes variés, fonds de boutiques... Il y a là tout un assortiment de rossignols invendables au chef-lieu, mais qui trouveront peut-être amateurs sur le marché d'une petite ville. Les bons gens, ici, ont peu de termes de comparaison. Et puis, sur quelques-uns, le clinquant produit encore son effet, le soi-disant article de Paris raccroche, au passage, un gogo d'humeur affable... Et les ménagères, elles mêmes — encore qu'économes et peut-être « regardantes » — se laissent prendre au bon petit truc de « l'occasion exceptionnelle ».

* * *

Des chars remplis de pommes de terre ou de choux s'alignent, à l'ombre des peupliers. Et, tout

autour, les bonnes dames affairées marchant. Il y a là quelque bruit. Non pas assourdissant, mais une harmonie amusante, comme la rumeur de quelque volière en émeute. Et des exclamations brochant sur le tout :

— Eh ! c'est vous !

— Quel hasard !

— On ne vous voit plus.

— Pensez donc que mon mari...

— Et les enfants vont bien ?

— Les œufs sont-ils chers ?

— Eh ! bien, voyez-vous, moi, quand la lune croît...

— Combien les choux ?

— Ne me parlez pas des domestiques, c'est une plaie.

— A qui le dites-vous ?

Ainsi des phrases se croisent, sans suite, dont le passant recueille la drôlerie en une macédoine incompréhensible. Ces dames, d'ailleurs, se préoccupent peu de l'effet produit sur le prochain par leur caquet. Elles stationnent sur la place, sur la rue qui longe le marché, devant les étalages, partout, sans gêne et sans discrétion. En ce jour, la petite ville leur appartient. Elles le savent. Que si le panier de l'une d'elles caresse trop rudement vos côtes, ne vous plaignez pas. Le règne des paniers à provisions et des filets à légumes est éphémère, mais tyrannique. Subissez en silence son despotisme bousculant et suivez votre chemin avec prudente lenteur. Evitez les corbeilles mal alignées. Il y aurait danger à mettre les pieds dans les épinards. Insinuez-vous entre les acheteuses et, ce faisant, avec précaution, vous vous en tirerez, que bien, que mal.

* * *

Plus loin, là-bas, au pied de ce mur vétuste qui surplombe un beau « parchet » de vigne, les mulets, les chevaux, attachés à une barrière de bois, grignotent leur maigre provende en attendant le retour au logis. Aimez-vous le mulet, ce joli mulet valaisan qui fait sonner sous le sabot le granit des rochers et le cailloutis des routes ? D'aucuns le jugent mal. On lui attribue, parfois, une mentalité désolante. On le dit mou, lent, difficile, paresseux, que sais-je ? Ah ! les vilaines calomnies. Le mulet est l'auxiliaire indispensable du montagnard. Regardez-le dans son milieu, sur les chemins alpestres. Il est gai, alerte, amical. Il sait s'équilibrer comme un Knie. Il grimpe comme un chat. Il varappe comme un clubiste. Et, avec cela, d'une sobriété plus que spartiate. Demandez à nos pioupiou !

Mais, les mulets m'éloignent du marché. Ici, ils ne gambadent ni ne grimpent. Unissant la patience à une saine philosophie, ils considèrent d'un œil blasé le mouvement des hommes, ces maîtres agiles que leur donna la Providence. Parfois, ils manifestent leur opinion par une ruade, tandis que l'âne voisin braie violemment. Et il arrive aussi que quelque bœuf interrompe sa ruminée pour confirmer, en beuglant, l'avis de ses camarades.

Autant, d'ailleurs, en emporté la bise. Sur ce marché, comme partout en ce monde, la parole est aux bipèdes, qui en usent, en mésusent et n'abusent. Les bœufs, les chevaux et les ânes n'ont pas même voix consultative.

C'est peut-être regrettable.

* * *

Midi. Le marché tire sur sa fin. Les camelots, après avoir tenté un dernier effort et lancé une dernière clameur, plient bagage à la hâte. L'un d'eux, qui a déjà « réduit tout son butin » — comme dit l'agent de police — compte sa recette sur le couvercle d'une caisse, tandis que sa femme casse la croûte silencieusement. Peu à peu la place se dépeuple. Les mulets partent les uns après les autres, sous une charge légère, tandis que derrière eux, montagnards et montagnardes emboîtent le pas, les uns fumant, les autres tricotant. Le balayeur de ville nettoie le terrain. Des gosses fureteurs cherchent, çà et là, une aubaine quelconque — un sou perdu, une pomme, une poire. A la pinte voisine, les affaires vont bon train. Les demi-litres se succèdent sur les tables humides et poisseuses. Tout le monde parle à la fois. Des vieux mangent un peu